

Code : Tetraktys

Du même auteur

La Spirale de l'escargot, Le Seuil, 2000

Armand Herscovici

Code : Tetraktys

Seuil

ISBN : 978-2-02-134840-8

© Éditions du Seuil, mars 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Michaela

Pour moi et pour toi, lecteur indiscret

Maintenant que mon mémoire est achevé, je peux rédiger cet avis liminaire. Un début après la fin ? Non. Seulement quelques lignes de plus, pour parfaire la cohérence de mon travail. Et bien sûr, pour une mise en garde claire...

Mes travaux n'ont jamais été publiés. À part quelques notes rédigées il y a un quart de siècle, j'ai toujours pris soin de faire disparaître mes rares écrits, afin que le produit de ma pensée n'arrive jamais devant des yeux non avertis.

Pour la première fois, j'ai transgressé ce principe. Néanmoins, je ne trahis pas ma position : ces pages sont à mon seul usage. Oui, c'est définitif : ce document de travail restera à jamais ignoré. Pour cela, je ferai tout. Absolument tout.

Ce n'est pas mon journal. Un journal se situe dans l'écoulement de la vie ; on y consigne les faits, les sentiments, les réflexions. Et tel n'est pas ce document.

Ce n'est pas non plus le cahier de mes souvenirs. Je n'ai pas dissimulé si longtemps mon existence derrière tous ces fantômes pour me répandre maintenant sur des milliers de pages remplies de ma seule personne.

Alors pourquoi ce texte si contraire à mes règles ?

C'est arrivé il y a trois mois. Ce que j'attendais depuis si longtemps devenait imminent. Pour la première fois depuis deux mille cinq cents ans, les choses se présentaient comme je le souhaitait. J'entrevois le couronnement prochain d'une pensée qui avait cheminé avec tant de difficultés sur un parcours long et semé d'embûches.

Jusque-là, mon esprit surentraîné avait parfaitement fonctionné dans l'abstrait. Pourtant, l'opération m'est vite apparue très complexe, les composantes nombreuses, subtiles, confuses. Le passé et le présent s'interpénétraient à tel point que j'ai parfois eu du mal à situer les étapes dans le temps. Ça ne m'était jamais arrivé.

Je ne pouvais aller plus loin sans m'assurer que les pièces du puzzle s'agençaient harmonieusement. Il me fallait une méthode.

J'ai choisi l'écriture. Seule la rédaction de cet immense ensemble pouvait me prémunir contre l'oubli d'un détail qui aurait tout compromis. Le succès impliquait ce procédé qui me fait horreur. Je savais qu'après, et après seulement, je pourrais, l'âme sereine, frapper le dernier coup et abattre les ultimes obstacles qui me séparaient encore de l'apothéose.

Toutefois, je le répète, ce texte *doit* rester inconnu. Si par un imprévisible malheur il sortait de l'ombre, si, malgré mes précautions extrêmes, il venait à tomber devant des yeux non initiés, *je demande instamment au lecteur éventuel de détruire immédiatement l'intégralité de ces feuillets, sans les lire.*

Que les choses soient claires : sa lecture indue ferait courir un risque *mortel*.

*San Francisco, Californie,
P. de S., 21 juin 2008, 0 h 45.*

PREMIÈRE PARTIE

Mise en place

Je me souviens...

Le monde de Goren

Je me souviens... Quelques mois seulement,
et tant s'est passé depuis...

*Rome, 17 avril 2008 après Jésus-Christ,
aux alentours de 9 heures.*

J'étais d'humeur morose. Je pensais à tous ces compagnons que j'avais perdus au cours de ces deux mille cinq cents ans. Mes pensées s'étiraient, mélancoliques.

Chacun d'eux, me disais-je, s'est un jour trouvé à la croisée des chemins et a fait le mauvais choix : celui du sentier de la mort.

Pour certains, longue s'est avérée la route ultime. Avant le trépas, la vie leur a encore offert de multiples moments, noirs ou colorés, communs ou fascinants, merveilleux ou terribles. Au bout du voyage, l'embranchement sans retour se trouvait si loin derrière qu'on ne pouvait le reconnaître qu'après des recherches profondes. Alors se révélait ce mystère insondable de la destinée : peu de choses auraient suffi à l'infléchir, nombreuses les possibilités de survie apparues sur le trajet ; échappatoires faciles d'accès, et pourtant négligées.

Pour d'autres au contraire, bref apparaît le temps qui a séparé l'aiguillage mortel de l'échéance irrévocable. La vie s'étendait devant eux sans fin perceptible, une vie belle, riche de possibilités, pleine d'espairs et de projets ; et soudain, l'anéantissement. Avec le recul, on est fasciné par la frappe fulgurante du destin. L'angoisse saisit la gorge ; on se sent impuissant face aux coups imprévisibles du hasard, d'un dieu, ou de Dieu.

Pour d'autres encore, le croisement fatal ne fut jamais localisé. Alors, inconcevable semble la disparition. Son pourquoi reste à jamais une énigme. On s'interroge sur la prédestination, sur

l'enchaînement incompréhensible des choses, sur le caractère aveugle du sort.

Des choix innombrables se présentent au cours d'une existence. Et puis un jour, sans le savoir, on emprunte l'itinéraire définitif. Comme un mécanisme bien huilé, les choses s'engrènent dès lors inexorablement, sans retour possible.

Pour Peter A. Goren (Pete¹ pour son entourage), je compris tout de suite qu'entre la bifurcation sans retour et le terme de son parcours, le chemin serait chaotique ; qu'entre temps, bien des vies seraient bouleversées.

Compte tenu de la situation aujourd'hui et de la proximité du but, je sais précisément à quel instant il se trouva au carrefour fatal : le 17 avril 2008, à 9 h 44 du matin, lorsque le pilote de son avion privé annonça que l'on s'apprêtait à survoler Rome. Il aurait pu encore changer sa décision, comme ses conseillers le lui suggéraient, modifier sa destination pour aller visiter une usine du groupe ou pour rencontrer la direction d'une filiale européenne. Fidèle à son image, il n'en fit rien.

Superbe avion que le jet de Goren. L'appareil, fin et élancé, était un biréacteur Gulfstream, dernier-né d'une lignée de prestigieux avions d'affaires. Rapide, d'une grande autonomie, confortable, silencieux, capable de communiquer instantanément avec la planète entière par le son, l'image, le texte, dans une confidentialité absolue ; cette machine était un incomparable outil de travail pour un voyageur tel que Goren.

Comme son avion, Goren était rapide, précis, efficace. Il menait sa vie d'une manière optimale, son itinéraire était une réussite parfaite. Il n'imaginait pas à cet instant les détours que cet itinéraire allait lui réserver. Qui aurait pu imaginer ?

Certes Goren montrait peu d'imagination, au moins dans son travail. N'en avait-il pas, ou s'agissait-il d'une apparence ? Nul n'aurait pu le dire. Sauf moi, peut-être. Il est vrai que l'imagination se développe rarement dans les esprits très structurés et organisateurs. Et chez Goren, ces deux caractéristiques régnaient puissamment. Mais le manque d'imagination, réel ou supposé, n'était pas gênant, il avait appris à utiliser celle des autres : pour cela, il payait fort cher de brillants sujets issus des meilleures écoles de la planète.

1. Pete se prononce « Pite ».

Conformément à sa philosophie, il les mettait en concurrence, et il lui suffisait de choisir entre les diverses propositions. Force est de constater que jusque-là il avait judicieusement choisi. Chez Goren, la logique était redoutable ; il croyait en ses vertus, et, dans toutes les facettes de sa vie professionnelle – qui constituaient quatre-vingt-dix-huit pour cent de sa vie –, il s'appuyait sur ses bases claires et nettes.

Ceux qui l'avaient observé ne pouvaient qu'admirer son extraordinaire aptitude à dérouler des raisonnements complexes. Il dominait avec aisance des situations extrêmement difficiles, ce qu'il faisait d'ailleurs avec succès pour sa société. Mais, pour un esprit créatif, il semblait n'avoir qu'une vision ridiculement concrète de la réalité. Il était efficace, mais d'une manière monochromatique. Les choses étaient blanches ou noires, cela frisait parfois la caricature. Apparemment, il manquait de fantaisie. Mais plus profondément, c'était la perspective « mystique » (j'emploie le terme de la Confrérie), la vraie, qui lui manquait ou qu'il ne prenait pas en compte.

Voilà l'image simpliste, somme toute traditionnelle pour un grand patron, que le public se faisait de Goren. Qui aurait pu soupçonner... ?

Goren était le président de la plus importante société commerciale du monde, la fameuse JCN. Personne ne connaissait le sens de ces trois lettres. Certains prétendaient que J et C étaient les initiales des enfants (Joan et Charly) du lointain fondateur de la société, Jonathan B. Goren, et que le N était la première lettre du Nebraska, État dont il était originaire. Cette interprétation cadrerait bien avec l'austérité de ce personnage totalement dénué d'humour. Mais d'autres, faisant allusion à son extrême religiosité, murmuraient ironiquement que J et C renvoyaient à Jésus-Christ, et que le N était celui de *New* (nouveau). Ils insinuaient par là que ce cher Jonathan, avec ses airs de prédicateur, donnait l'impression de se prendre pour un nouveau Jésus-Christ. Quant aux concurrents, dont le plus important selon *Fortune* était vingt-sept fois plus petit que JCN, ils laissaient entendre que le J était celui de la Jamaïque : pour d'obscures raisons fiscales, JCN occupait en effet des bureaux à Kingston, capitale de cet État, bureaux d'une taille ridiculement disproportionnée à l'activité locale de JCN. En ce qui concerne le C et le N, ils n'étaient là, selon eux, que pour détourner l'attention du J.

Les attentats du 11 septembre 2001, et les événements qui les avaient suivis, n'avaient eu qu'une faible incidence sur le développement de JCN. Face à sa puissance sans cesse croissante et à sa position de quasi-monopole, de multiples procédures de type anti-trust avaient été engagées par des concurrents, par divers états des États-Unis, par d'autres pays. L'objectif était de démanteler légalement le monstre, de le scinder en plusieurs sociétés plus petites et autonomes, afin de rétablir une situation de concurrence où chacun aurait sa chance. Mais les dirigeants successifs de JCN, souvent peu cocasses mais toujours très avisés, avaient détourné le danger. Engageant les meilleurs juristes, JCN avait réussi à déjouer toutes ces tentatives : elle avait su renoncer au bon moment à dévorer des concurrents judicieusement choisis, elle s'était engagée d'une manière calculée dans des stratégies génératrices de pertes, mais parfaitement contrôlées. Tous les procès contre JCN avaient échoué, tous les recours possibles avaient été épuisés, et plus aucune action légale n'existait pour faire obstacle à sa croissance illimitée.

C'était une situation inédite dans l'économie du monde occidental : dorénavant, une entreprise pouvait croître indéfiniment et dominer l'économie mondiale, voire la politique. Les experts, égaux à eux-mêmes, développaient toutes sortes de théories divergentes sur les conséquences probables, depuis les plus optimistes (JCN ferait régner sur le monde un âge d'or) jusqu'aux plus pessimistes (le monde entier serait asservi par JCN). Bien entendu, chacun de ces experts assénait ses prédictions avec une assurance absolue. En fait, la seule chose qui semblait claire, c'est que bénéfiques ou maléfiques, ces conséquences seraient importantes et même définitives, car elles pouvaient faire basculer le système dans une direction nouvelle, irréversible, aux perspectives inconnues.

JCN produisait des ordinateurs et les vendait en grandes quantités à l'humanité entière, États, entreprises, individus. Elle commercialisait aussi tout ce qui était nécessaire à leur fonctionnement : programmes, services, spécialistes, maintenance, etc. Elle fabriquait de petits ordinateurs, des moyens, des gros, des énormes, des utiles et d'autres qui l'étaient moins. Elle produisait également des millions de ces cerveaux invisibles qui commandent les lave-linge, qui contrôlent toutes sortes de fonctions dans les automobiles, depuis l'injection jusqu'au freinage en passant par la climatisation, et qui

asservissent quantité d'autres machines comme les distributeurs de billets, les Caméscopes ou les robots peintres de carrosseries.

Dans certains milieux, il était de bon ton d'insinuer que les hommes eux aussi étaient asservis à ces petits cerveaux électroniques. Et, chose bizarre, il arrivait parfois à Goren lui-même de fréquenter ces milieux. Bien sûr, ces escapades étaient rares, et il n'était là qu'en observateur. Mais qu'un dirigeant de ce niveau, avec son célèbre style de décideur froid, rapide, déterminé, manifeste un intérêt, même épisodique, pour des thèses contestataires du système, voilà qui étonnait.

Cependant, personne n'eut la moindre intuition de ce que ces petits écarts de comportement pouvaient laisser augurer. En vérité, nul ne pouvait prévoir quoi que ce soit de ce qui allait suivre. Goren non plus, d'ailleurs. Moi seul...

Mais en attendant, rien de ce qui touchait de près ou de loin aux ordinateurs n'était étranger à JCN. Tous ces produits de haute technologie et services associés étaient chers, mais d'excellente qualité. C'était un élément majeur de la stratégie. JCN avait inventé et imposé la vente de masse de produits chers à haute marge. Elle était immensément riche et puissante, bien plus encore que les gens ne pouvaient l'imaginer. Goren, son président, était l'un des hommes les plus importants de la planète.

Un autre élément de la stratégie de JCN consistait dans l'excellence de ses centres de recherche. Goren avait pris le temps de ce déplacement à Rome car il avait une importante décision à mettre en œuvre, qui impliquait l'un des centres : il s'agissait du RSC, Rome Scientific Center, situé à Monte Porzio Catone, près de Frascati, dans les environs de Rome.

Le RSC était installé dans un superbe bâtiment de trois étages, au cœur d'un parc paysager, sur une colline qui dominait Rome. La présence d'un observatoire astronomique, installé à proximité, attestait la pureté de l'atmosphère environnante. Goren n'avait qu'un seul centre d'intérêt en dehors de son métier : l'architecture, petite exception à sa vision monochromatique du monde, et qui se situait dans les deux pour cent de sa vie non professionnelle. Il avait suggéré lui-même les axes de réflexion pour la conception de l'immeuble du RSC, et l'architecte, un dénommé Antonio Caira, avait su marier avec talent le site romain antique à l'ultramoderne. La construction, au toit en forme de selle de cheval, en fait un parabolo-

loïde hyperbolique, comportait deux façades opposées, légèrement incurvées vers l'intérieur. Les deux autres côtés étaient constitués par la partie correspondant aux quartiers de la selle.

Le paraboloïde hyperbolique constitue une surface fort élégante, qui se construit facilement en faisant glisser une « règle » sur deux segments de droite non parallèles dans l'espace. Le toit du RSC s'appuyait d'ailleurs sur des câbles très resserrés, figurant les positions successives d'une « règle », tendus entre deux poutres non parallèles, placées dans des plans différents et supportées par de fins piliers verticaux. Cette simplicité de construction, conduisant à une forme voilée d'une rare beauté, fascinait Goren. Que la simplicité puisse receler un tel potentiel esthétique lui paraissait une raison suffisante pour croire en l'existence d'une certaine harmonie du monde.

Peu de gens le savaient (je faisais partie de ces gens-là, bien sûr), mais Goren était bien plus qu'un simple businessman de talent. Il pouvait encore s'émerveiller et, en définitive, son imagination n'était pas inexistante. Il savait valoriser au mieux les deux pour cent de sa vie non professionnelle. Indépendamment du fait que je comptais en tirer parti, j'appréciais qu'il en fût ainsi.

Les façades du bâtiment étaient recouvertes d'un verre bleuté dans un ton outremer qui semblait prolonger le ciel romain jusqu'à la terre. Le parc, parsemé de rochers de toutes tailles et de toutes couleurs, présentait les splendeurs sèches et odoriférantes de la végétation méditerranéenne. Il était jonché d'un subtil arrangement de vieilles pierres diverses, blocs millénaires, tronçons de colonnes brisées, linteaux somptueux. Les douces ondulations du terrain conféraient au site une harmonie paisible, propice à la réflexion. Une petite route bordée de cyprès y serpentait, montant de l'entrée du parc jusqu'au bâtiment. De tous ses centres, le RSC était celui que Goren trouvait le plus beau.

Le centre abritait près de cinq cents chercheurs. Chacun se classait dans son domaine parmi les meilleurs de la planète. Et si le bâtiment et son environnement étaient superbes, l'intérieur faisait du RSC sans doute l'un des plus beaux centres de recherche du monde. Il faisait bon y travailler. Toutes les facilités étaient consenties aux chercheurs, en termes de crédits, d'équipements de toutes sortes, d'aménagement des locaux, de possibilités de participation à des congrès ou de rencontres d'autres scientifiques partout dans

le monde. De multiples et remarquables innovations étaient sorties de ce centre.

Mais si Goren aimait réellement ses centres scientifiques, tout ne relevait pas de la philanthropie. Le RSC avait un rôle stratégique pour JCN, comme les six autres centres du même genre qui existaient de par le monde, aux États-Unis, en Chine, au Japon, en Australie : le succès de JCN se fondait en grande partie sur sa capacité d'innovation. Le RSC ne dépendait d'ailleurs pas de la filiale italienne, mais du directeur scientifique mondial de JCN, Alan Gardner, lui-même sous la coupe directe de Goren.

En fait, Gardner était simplement le gestionnaire des centres d'une part, et le conseiller scientifique d'autre part, tout en portant le titre de senior vice-président, directeur scientifique de JCN. C'est Goren qui était le véritable patron des centres.

Le RSC s'était spécialisé dans quelques secteurs de pointe, pour lesquels JCN avait prévu d'investir dans les années à venir. Des mathématiciens travaillaient sur la théorie des nombres, et notamment sur les nombres premiers, pour maîtriser les techniques de cryptographie, où ces nombres intervenaient d'une manière fondamentale. D'autres développaient des approches inédites de la statistique et de l'analyse de données, pour tirer automatiquement la quintessence des énormes quantités de données stockées dans les ordinateurs. D'autres encore étudiaient de nouvelles méthodes de résolution numérique des grands systèmes d'équations aux dérivées partielles, ce qui devait permettre aux ordinateurs scientifiques de JCN d'être les plus performants dans les grands calculs, comme la prévision météorologique, la simulation des explosions nucléaires, l'optimisation de la combustion dans les moteurs de fusées, la mise au point des avions furtifs, etc. Certains réfléchissaient à des domaines plus confidentiels, novateurs et hautement stratégiques, intéressant les militaires.

Pour résumer, le centre se consacrait essentiellement aux mathématiques.

Le RSC n'était pas géré comme un centre de recherche ordinaire. Traditionnellement, le système d'évaluation de ce genre de structure s'appuie sur le nombre de publications que chaque chercheur produit dans l'année. Il en était ainsi au RSC, pour que le centre puisse être mondialement reconnu. Mais les véritables objectifs demeuraient confidentiels. Ils étaient formulés en termes de résul-

tats. Et par résultat, il ne fallait pas entendre « grand nombre de publications de qualité » (les découvertes les plus exceptionnelles ne faisaient d'ailleurs pas l'objet d'une publication immédiate, pour des raisons de concurrence). Les résultats devaient se concrétiser sous forme de découvertes planifiées, directement utilisables par JCN, et cela dans un délai fixé.

Ce n'était pas de la recherche fondamentale – le centre de recherche de Sunnyvale et ses huit mille chercheurs, sur l'auto-route 101 près de Palo Alto, dans la Silicon Valley, avait cette mission. Mais ce n'était pas non plus de la recherche appliquée. C'était un nouveau genre de recherche inventé par JCN, et surtout par Goren, une sorte de recherche fondamentale à effets immédiats : lorsqu'un thème de recherche fondamentale traité à Sunnyvale atteignait le stade d'avancement requis, il était immédiatement transféré à un centre comme celui de Rome. Ainsi, les produits de la recherche pouvaient être pris en charge suffisamment tôt pour une utilisation rapide.

Lorsque ce système avait été mis en place (en fait à l'arrivée de Goren à la tête de JCN), les chercheurs de Rome s'insurgèrent violemment : comme tous les chercheurs du monde, ils n'avaient jamais connu l'obligation de résultats, et jugeaient presque dégradant de devoir renoncer à leur nécessaire tranquillité d'esprit pour des raisons commerciales. Il faut dire que beaucoup étaient chercheurs afin de pouvoir bénéficier de cette tranquillité d'esprit. Les deux tiers d'entre eux quittèrent JCN, trouvant d'ailleurs immédiatement à s'employer chez d'autres. Mais un tiers resta, séduit par les salaires extraordinaires, les primes et les conditions de travail. Rapidement, d'autres étaient venus, acceptant les nouvelles règles de fonctionnement du RSC. L'effectif avait facilement retrouvé son niveau de personnel antérieur, en quantité, mais aussi en qualité.

Les objectifs du RSC étaient toujours ambitieux. C'était une règle dans tout JCN, l'un des fondements de sa « philosophie ». Mais, selon l'expression consacrée dans l'entreprise, on les établissait avec un « réalisme dynamique ». Cela se passait une fois par an au sein d'une commission, la commission RSC, dont les membres se réunissaient dans une stricte confidentialité au siège, à Palo Alto, près de San Francisco. Peu de gens connaissaient l'existence même de cette commission, qui était composée de l'élite : Goren y était entouré des seniors vice-présidents en charge de la

stratégie mondiale, du marketing, du juridique (c'était une femme), et du senior vice-président en charge de la direction scientifique du groupe. Antonio Roselli, directeur du RSC, siégeait à cette commission. Il proposait, discutait, demandait des budgets, et finalement prenait les objectifs pour l'année, à l'intérieur d'un plan de trois ans.

Antonio Roselli n'était pas n'importe qui.

Mathématicien mondialement reconnu pour ses travaux sur les hamiltoniens, qui avaient donné lieu à des ouvrages remarquables (on avait parlé de lui à plusieurs reprises pour la médaille Fields, véritable prix Nobel des mathématiques), il avait révélé au fil des ans des capacités étonnantes d'animateur et d'organisateur, preuve qu'il existe tout de même des individus à la fois créatifs et structurés. Il avait magnifiquement dirigé le RSC pendant huit ans ; les chiffres le montraient.

C'était un personnage hors du commun. La cinquantaine environ, cet échalas mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix. Mais il ne semblait pas embarrassé par ses membres immenses. Au contraire, il se mouvait avec la grâce et la souplesse d'un félin, et cette démarche contribuait à l'élégance de son allure. Son abondante chevelure était prématurément blanchie, mais il ne s'agissait que d'un phénomène génétique ; Antonio avait une vue suffisamment élevée des choses pour ne pas être sujet au stress que ressentaient la majorité des employés de JCN.

Il n'était pas que mathématicien et organisateur (mais seuls ces dons intéressaient JCN). C'était aussi un être fin, subtil et cultivé. Ces caractéristiques, sous-tendus par une intelligence aiguë, lui donnaient un charme particulier, dont il n'hésitait pas à jouer pour atteindre ses propres objectifs, qui ne coïncidaient pas toujours avec ceux de JCN.

Roselli était florentin, non seulement par la naissance, mais dans tous les sens du terme.

Il plaisait aux femmes. Il n'était pas marié, et profitait de son indépendance pour favoriser les contacts féminins qui l'intéressaient : des liaisons de durées variables, certaines de plusieurs années, rares, d'autres de quelques semaines. Il aimait que sa compagne soit belle, mais de ce genre de beauté qui rayonne de l'intérieur. Il recherchait aussi la qualité d'esprit. Il appréciait les longues conversations dans l'intimité, souvent après l'amour, où les échanges mutuels enrichissent les partenaires. Mais, en ce moment, il était seul.

Tous ces traits de sa personnalité allaient bientôt trouver des développements qui sidéreraient le monde. Sans le savoir, Goren avait déjà emprunté un chemin sans retour.

Deux fois par an, le président invitait les directeurs des centres scientifiques, ainsi que le directeur scientifique mondial, avec leurs épouses, pour un séjour amical dans sa magnifique résidence. Il habitait à une quinzaine de kilomètres de Palo Alto, dans une villa située sur une hauteur, près du Memorial Park de San Mateo, qui offrait une vue panoramique sur le Pacifique. Parc, piscine, tennis, terrain de golf à proximité, tout était en place pour la détente et la discussion décontractée. Goren s'intéressait à la recherche non seulement pour le profit de JCN, mais aussi par curiosité intellectuelle. Il aimait se tenir informé des derniers courants de la science, et prenait un réel plaisir à ces réunions semestrielles. Il appréciait ces longues discussions sur les thèmes de pointe avec les meilleures compétences mondiales sur le sujet. Parfois, les conversations s'éti- raient tard dans la nuit, explorant les prolongements de l'exploita- tion de ces futures découvertes pour l'humanité. Une intimité intellectuelle s'établissait ainsi entre ces hommes, et les liens de respect réciproque étaient forts. Mais de tous, c'était Antonio Roselli que Goren aimait le plus.

Les autres collaborateurs directs de Goren, tous seniors vice- présidents, n'avaient pas droit à ces réunions extra professionnelles. Je m'amusais beaucoup de voir ces ambitieux ordinaires, dont une partie du pouvoir découlait du fait qu'ils pouvaient se targuer de leurs fréquents rapports avec Goren, en être jaloux. Ils craignaient une quelconque manœuvre de pouvoir occulte. Mais en tout état de cause, ils devaient reconnaître que ces faveurs n'influaient en rien sur la gestion des centres scientifiques au profit de JCN, telle que Goren l'avait instaurée.

Tel était le monde de Goren. Froid comme le béton, l'acier et le verre, mais plus efficace que n'importe quelle organisation ayant jamais existé. Aucune force au monde n'aurait pu ébranler la colos- sale puissance de JCN.

Et pourtant, Goren, je vais...

Mais non, pas de précipitation. Cette fois, je n'irai pas trop vite...

Vous pouvez communiquer avec l'auteur
en envoyant vos e-mail à : **spiralesc@yahoo.fr**

Il existe un site Internet commun à ce livre
et au précédent du même auteur :
<http://spiralesc.webhostme.com/>

RÉALISATION : CURSIVES À PARIS
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2002. N° 50026 (000000)